

APPUNTI E DOCUMENTI

LETTERE DI GEORGES SOREL
A B. CROCE.

(Contin.: v. fasc. preced., pp. 47-52)

CCXLII.

14 novembre 1914.

Mon cher ami,

Je viens de recevoir le n.º de la *Critica* du 20 septembre que vous avez bien voulu m'envoyer. — Le grand problème actuel est bien probablement celui que vous indiquez dans votre lettre: « vivre sans religion » (1); l'histoire paraît montrer que cela est possible, car beaucoup de personnes pensent que la Chine a si peu de religion qu'elle peut être regardée comme athée; mais l'art et la philosophie ne sont-ils pas gravement compromis par la ruine des religions populaires? L'art des amateurs de curiosités et le *scientisme* ne sont pas très-recommandables et semblent devoir s'imposer aux peuples de l'Europe; j'ai peur, en effet, que l'influence de Bergson soit passagère chez nous; je crois qu'en Italie il y a un grand nombre de gens qui s'insurgent contre les idées que vous avez réussi à propager. Je suis effrayé en constatant la nullité de ce que cette guerre fait écrire et je me demande si la philosophie n'a pas besoin d'une base populaire, artistique et religieuse, qui nous manque totalement.

(1) Per chiarimento di queste parole, è da avvertire che io avevo scritto al Sorel che il secolo decimonono, e l'età nostra, era la prima che nella storia si provasse a fondare la sua vita civile sopra una base non più religiosa, di trascendente religiosità: che val quanto dire sopra una religione spirituale e puramente umana; e la difficoltà di adottare questa nuova base produceva pessimismo, materialismo, cinismo, esasperato sensualismo di varia sorta, avventurismo e tutti gli altri fatti morbosi, che conveniva vincere con tenace lavoro, senza cularsi nella speranza di poter mai tornare artificialmente a basi di religioni oltrepassate, che esse stesse diventavano morbose e sensualistiche, quali non erano state nel loro tempo schietto e virile. Del resto, questo un mio vecchio convincimento, più volte manifestato e ragionato.

CCXLIII.

28 novembre 1914.

Je viens de recevoir une lettre de Lanzillo, qui m'apprend que Papini jouit d'une très grande popularité en Italie; cela ne m'étonne pas énormément, mais cela m'afflige. Après avoir adhéré au *futurisme*, le voilà qui devient un des lieutenants de Mussolini dans le nouveau parti socialiste créé par celui-ci. Il est à craindre que le travail fait depuis une quinzaine d'années pour développer le sérieux en Italie ne soit en train de se perdre. Ce sera un fait bien digne d'attirer les esprits philosophiques de l'avenir que l'extrême contradiction qui existe entre les prodigieux événements actuels et la littérature qu'ils font naître. Maurice Barrès est chez nous un remarquable exemple de ce contraste: car il n'y a pas d'homme moins accessible aux sentiments tragiques. L'extrême décadence latine avait eu ses Pères de l'Eglise, parmi lesquels il y a de très grands écrivains que nos lettrés négligent fort à tort; notre décadence n'a point de Tertullien, de saint Jérôme et de saint Ambroise!

CCXLIV.

3 décembre 1914.

Le *Carlino* du 27 novembre contient un article de Papini en l'honneur de D'Annunzio, qui est en réalité dirigé contre vous avec autant de sottise que de perfidie. Cette prose ridicule et prétentieuse m'a donné envie de relire quelques-uns des jugements que Renan a prononcés sur l'Italie: je me demande si l'état actuel de l'Italie ne justifie pas bien ce qu'il a écrit dans les *Essais de morale et de critique*, p. 267-268. Papini serait peut-être le type caractéristique de la nouvelle Italie qui veut vivre en dehors du bon sens, en méprisant ce qu'il nomme les *passatistes*. Le rôle considérable qu'il se donne dans la campagne irrédentiste me fixe sur le sérieux de ce mouvement, qu'il faudrait classer avec la découverte du génie de Medardo Rosso et la propagande faite par la *Voce* en faveur des peintres les plus contestables de ce temps (En France on n'admire pas tant que cela Henri Rousseau et Cézanne!)

CCXLV.

25 décembre 1914.

Les démonstrations que l'on fait en Italie en l'honneur d'un régicide, qui paraît avoir été assez simple d'esprit, me plongent dans l'étonnement; est-ce que l'Italie va revenir aux légendes des bons brigands, des héroïques assassins et des personnages de romans? (1). Un pareil dé-

(1) Il Sorel non si rendeva pieno conto di quello spirito di sacrificio che aveva indotto l'Oberdan al suo atto, non dettato da odio e ferocia ma dal biso-

nouement à une longue période de relèvement intellectuel porte à désespérer de l'esprit humain. Le dernier n.º de la *Voce* se relie bien à cet état de folie: que dire de la page de Soffici, des grossièretés que Prezzolini jette à la tête de Bourget (page 38), et de la sottise de la critique qui vous est adressée à la page 75? Tout cela manque totalement de sérieux. — Les catholiques français s'illusionnent beaucoup sur leur influence; je reçois une lettre d'un membre de l'Institut qui habite le Limousin; il me dit que les paysans accusent les curés d'être cause de la guerre; l'anticléricalisme n'est pas en baisse.

CCXLVI.

4 janvier 1915.

Je viens de lire les trois n.ºs de *Italia nostra* (1), que vous avez eu l'obligance de m'envoyer: le journal est remarquable; cela repose des folies de la *Voce*; mais les fous ne l'emporteront-ils pas? Ils spéculent sur les vices les plus enracinés de l'âme italienne, vices qui me semblent avoir beaucoup contribué à faire tomber la Renaissance dans le verbiage académique. J'ai donc peur que le futurisme (qui est le centre de cette folie) n'ait devant lui de beaux jours; il pourrait avoir autant de succès qu'en a eu Spencer. J'ai été très frappé de l'idée que vous avez émise dans le n. 4 sur l'avenir de la socialdémocratie allemande; il se pourrait que le changement auquel vous faites allusion fût un des grands événements historiques des temps modernes; en tout cas, on peut prévoir que, si l'Allemagne est vaincue, la socialdémocratie ne se conduira point suivant la tradition démocratique commune, en travaillant à achever la ruine du pays; elle contribuera à renforcer la discipline germanique (2). Il serait bien à désirer que vous trouviez le temps de développer votre magnifique idée devant le public lettré d'Italie.

gno di dare nella propria persona un martire alla causa irredentistica. La nuova Italia era stata assai severa coi regicidi; e a Napoli si resistette sempre alle proposte di porre un ricordo o di dare il nome di una strada ad Agesilao Milano, che pure era stato il più drammatico, e, si potrebbe dire, il più cavalleresco dei regicidi, perchè, in piena rivista militare, tra le migliaia di soldati schierati, uscì dai ranghi e assalì con la baionetta re Ferdinando II, circondato dai suoi ufficiali, votandosi a morte certa. A onor del vero, in quell'incontro, il re fu pari per fermezza d'animo e dignità al suo assalitore, e col suo sangue freddo impedì non solo una strage nel campo di Marte, dov'erano schierati anche i reggimenti svizzeri, ma ogni sorta di rappresaglia contro i liberali che erano nella città.

(1) Era il giornale fondato e diretto da Cesare de Lollis, e nel quale anch'io scrissi qualche articolo (raccolto ora nelle *Pagine sulla guerra*).

(2) Come, infatti, è accaduto.

CCXLVII.

19 janvier 1915.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les deux nos de l'*Italia nostra* que vous venez de m'envoyer. Je ne suis pas surpris extrêmement du procédé de discussion des nationalistes italiens; ce sont les procédés des *joyous* qui permettent à la démocratie de forcer les gens raisonnables à demeurer inactifs; le nationalisme italien montre, en cette occasion, son âme démocratique, comme l'*Action française* l'a montré en beaucoup d'autres; car la plupart de nos grands idéalistes sont au fond des démagogues qui se plaignent de la démocratie quand le tirage de leurs journaux est faible. Dans le n.º du 10 janvier se trouve un curieux article de Vittorio Macchioro sur les origines de la guerre; j'ai peur que les faits cités au début sur l'entrée prématurée des troupes françaises en Belgique soient douteux: cet auteur a-t-il une réelle autorité? — Avez-vous lu le discours de notre président du Sénat Dubost, qui veut supprimer tous les despotismes en Europe!! Nous sommes revenus au Directoire.

CCXLVIII.

30 janvier 1915.

Je me suis abonné à l'*Italia nostra*, parce qu'il me semble qu'une tentative d'une belle élévation philosophique ne saurait laisser indifférent aucune personne cultivée aujourd'hui. Les journaux italiens vivent dans une atmosphère tout à fait singulière; il n'y a guère d'indépendance d'esprit parmi eux; le *Giornale d'Italia*, qui avait publié des chroniques très intéressantes de Cabasino Renda (1), me semble les avoir interrompues par ordre de ses commanditaires: elles étaient cependant d'un puissant intérêt documentaire. Ici nous vivons dans la caverne de Platon; la censure ne laisse rien passer; les nouvelles particulières qu'on reçoit sont souvent fort éloignées de ce que disent les journaux; ainsi un de mes neveux m'écrivait que les Anglais ne brillent pas trop comme artilleurs, alors que les journaux vantent les exploits de leur artillerie. L'avenir est immensément sombre; qu'est devenue cette fameuse *opinion publique* qui était censée gouverner le monde? Il y a moins d'*opinion publique* que sous Lois XV. D'ailleurs, à quoi bon une *opinion publique* dans une démocratie? Les élus sont les seuls qui aient à penser.

(1) Corrispondente di quel giornale dalla Germania.

CCXLIX.

2 février 1915.

Mario Missiroli s'occupe de traduire le volume de Renan intitulé *Réforme intellectuelle et morale*: il me demande d'y ajouter une préface (1). Cette proposition n'est pas sans m'effrayer un peu, parce que je me demande ce que je pourrai dire qui ne paraisse faible à côté du texte de Renan. Je vois que l'entreprise de Missiroli est très digne d'être encouragée, le livre étant certainement l'un des meilleurs que Renan ait écrits. Il me semble que vous auriez une autorité particulière pour parler au public italien d'un traité de philosophie politique de cette importance. Tous les lecteurs de la *Critica* ne manqueraient pas de lire un ouvrage qui paraîtrait avec une préface de vous. Vous savez mieux que personne quelles sont les réflexions qu'il convient de faire naître dans l'esprit des italiens.

CCL.

26 février 1915.

Je vous avais écrit, il y a quelques temps, pour vous informer que M. Missiroli m'a demandé d'écrire une préface pour une traduction de la *Réforme intellectuelle et morale* de Renan, qu'il veut publier chez Laterza. Cette demande m'a un peu effrayé; je n'ai pas osé refuser; mais je voudrais bien ne pas être exposé à la critique des gens qui blâmeraient l'outrecuidance d'un homme qui ose mettre son nom à côté de celui de Renan, sans posséder des titres suffisants de notoriété.

J'ai pensé que vous êtes beaucoup mieux qualifié que moi pour écrire cette préface; vous savez ce qu'il est utile de dire aux italiens: tout le monde trouvera naturel qu'après avoir écrit votre grande œuvre philosophique, vous commentiez, et même corrigiez, une des œuvres les plus curieuses de Renan.

Il paraît que Laterza désire rajeunir par une préface d'actualité une brochure écrite il y a 33 ans. Je comprends ce sentiment d'éditeur. Évidemment il préférerait une préface de vous à celle que je pourrais écrire.

Je ne me déciderai donc à accepter définitivement cette charge que si vous ne voulez pas écrire la préface que demande Mario Missiroli.

Notre pauvre pays est berné par des farceurs qui ne cessent de lui promettre l'alliance de tous les peuples successivement pour le faire pa-

(1) Il Missiroli non fece poi la traduzione; ma la lunga e importante prefazione, che, come si vedrà dalle lettere seguenti il Sorel si risolve a scrivere per quella traduzione, è ora presso di me, per cortese comunicazione del Missiroli, e sarà pubblicata al termine di questo carteggio.

tienter. Faut-il que la France soit tombée bas pour qu'on ait reçu avec tant d'honneurs Ricciotti Garibaldi!

CCLI.

14 mars 1915.

Je suis heureux d'avoir eu de vos nouvelles, parce que je craignais que vous ne fussiez malade. Je vois avec beaucoup de regret que vous ne pouvez écrire la préface du livre de Renan que traduit Missiroli; je me demande comment je pourrai aboutir, car je ne peux presque pas travailler; et il faut bien écrire une vingtaine de pages pour un livre si important, mais devenu un peu difficile à comprendre à cause de sa date.

Missiroli m'a dit qu'il voudrait traduire mon *Procès de Socrate*; c'est un livre que j'ai écrit il y a 27 ans, en province, sans beaucoup de renseignements, et alors que mes idées n'étaient pas fixées sur beaucoup de points. Je doute que cela se vende.

La guerre présente doit se prolonger beaucoup; les Anglais espèrent évidemment épuiser l'Europe pour leur plus grande gloire; ici les bruits de révolution ne cessent de circuler dans le petit monde; rien n'est plus dangereux que de telles rumeurs sourdes.

Je voudrais bien savoir ce qu'est allé faire à Milan Jauhaux, secrétaire de la Confédération du travail; j'ai su seulement qu'il avait une mission secrète du gouvernement.

CCLII.

23 mars 1915.

Il me semble que vous faites bien de l'honneur aux fous qui pullulent en ce moment, en les discutant. Ce que vous dites des *lyriques* s'applique à presque tous nos poètes qui, n'ayant pas de sujets, hurlent de prétendus cris de leur âme, qui sont, presque toujours, des réminiscences développées trop lyriquement. J'ai peur que Claudel ne soit finalement un lyrique de ce genre; je donnerais tous ses poèmes religieux pour une hymne du Moyen Age; du moins les liturgistes avaient des choses à dire et, si mauvais que puisse être leur latin, la force du fond des croyances populaires peut atteindre au sublime. Dante est peut-être le dernier grand lyrique qui soit venu au monde. Manzoni n'a pas abusé de lyrisme, ne voulant parler que de choses fortes. D'Annunzio continuera à pervertir les jeunes générations. — J'ai commencé la préface pour la traduction de *La réforme* de Renan; cela me donne énormément de questions dont j'aperçois chaque jour davantage l'énorme étendue.

CCLIII.

8 avril 1915.

Je vois dans la *Voce* (p. 576) que « in Italia è stato superato da un pezzo perfino il crocianismo ». Quelle philosophie nouvelle est donc en ce moment à la tête de la pensée italienne? Il est bien vrai qu'à la page suivante je vois cité Rimbaud, Verlaine, Mallarmé comme des grands maîtres français, alors que ce sont des héros de tout petits cénacles.

J'ai reçu une brochure de G. Castellano (1), qui me dit me l'envoyer sur votre indication; il me semble qu'il prend les choses politiques d'un peu haut; nous vivons dans un monde d'intrigues misérables; il faudra beaucoup de temps pour qu'on puisse clouer les événements actuels à leur place historique: la littérature engendrée par cette guerre est d'une platitude extrême; c'est un signe qui me semble bien mauvais; aussi je ne puis croire, avec Bergson, à une régénération du génie français. D'Annunzio est plein de génie à côté de Barrès, qui n'a même pas l'émotion de l'artiste.

CCLIV.

25 avril 1915.

Je suis bien aise que vous comptez étudier les raisons de la folie actuelle des prétendus lyriques. Le mal est aussi grand, je crois, ici qu'en Italie; tout le monde est atteint de la manie de faire du nouveau, et on croit que le nouveau est possible pourvu qu'on ait une âme exaltée; ce faible nouveau n'est fait, le plus souvent, que de réminiscences chez ces prétendus lyriques. Claudel et Péguy qui ont, tous les deux, eu beaucoup de talent, sont deux âmes absolument vides; ils ont été obligés de faire d'effroyables contorsions d'esprit pour se donner une apparence d'originalité. (Lisez le *Partage du midi* de Claudel, que Jahier a traduit en italien; le texte français n'est pas dans le commerce). À l'heure actuelle la nullité intellectuelle est prodigieuse en France: Boutroux et Bergson disent des enfantillages sur la guerre; le vide de la pensée de Bergson m'effraie en cette occasion; on aurait pu croire qu'il aurait quelque chose à dire.

CCLV.

5 mai 1915.

Je vous envoie la brochure de Guesde dont je vous avais parlé. Elle a été écrite par son secrétaire, mais il est facile d'y reconnaître la main du chef du parti. C'est un document important, parce que Guesde n'a

(1) *L'Italia e la conflagrazione europea*, Trani, Vecchi, 1915.

pas fait imprimer ce manifeste sans en avoir parlé à ses collègues du Ministère. Très certainement il y a accord au moins sur la thèse des pages 12, 18, 31. La victoire de la France c'est le triomphe définitif de « l'école sans Dieu »; c'est la ruine du christianisme et la paix ne peut être signée qu'avec une Allemagne républicaine. On retrouve là tout le jacobinisme, et l'antichristianisme, que Guesde affiche, ne se rencontrait guère jusqu'ici dans ses écrits; le mouvement général l'a emporté. Il serait à désirer que ce document du socialisme tombé en plein jacobinisme fut signalé comme il le mérite dans *L'Italia nostra*. J'avais songé à en parler dans le *Giornale d'Italia*; mais, sachant les relations de ce journal avec notre ambassade, j'ai pensé que l'article ne paraîtrait pas; il vaut mieux, d'ailleurs, que vous en parliez vous même.

CCLVI.

7 mai 1915.

Qu'est-ce que « l'illustre filosofo » Michelangelo Billia dont je trouve une élucubration folle dans le *Carlino* du 3 mai, sur « Le ceneri di Lovanio e la filosofia di Tamerlano »? Ce personnage trouve le moyen de dépasser le limites de l'absurde à propos de Goethe; comme cela aurait fait le bonheur de Flaubert (v. *Correspondance*, tome IV, p. 144)! J'ai lu ces jours-ci une vieille étude de Delécluze (dans la *Rev. de Deux Mondes*) sur Rossetti. Est-ce que l'interprétation de Rossetti est reçue en Italie par les gens compétents? C'est vraiment trop ingénieux pour être vrai; je me méfie beaucoup de ces symbolismes si compliqués⁽¹⁾. Le meilleur argument de Rossetti me semble tiré de ce que Boccace aimait des compositions symboliques du même genre.

CCLVII.

26 mai 1915.

Le sort en est donc jeté; l'Italie prend les armes; espérons qu'elle n'aura trop à souffrir de sa folie; les militaires ont ici très peu confiance dans l'efficacité de son intervention, qui embrouillera beaucoup les choses au moment de la paix. On ignore totalement ici les conditions qui ont été faites à l'Italie; mais je ne serais pas étonné que Sonnino ait été joué par Delcassé! La grosse question est toujours, selon moi, la question romaine, qui est en train de se réveiller, le pape étant devenu, grâce aux ambassades d'Angleterre et de Hollande, un personnage politique plus

(1) Com'è noto, in questi ultimi tempi anche le interpretazioni rossettiane si sono riaffacciate in Italia, ma con nessuna fortuna.

considérable qu'autrefois. Si on écoutait les français, le pape devrait jouer un rôle à l'Innocent III, juge des guerres!! Que tout cela est fou! Je vois le monde verser dans la pure folie; d'Annunzio, devenu grand prophète de l'Italie et félicité par Arthur Meyer: s'il n'y avait pas tant de sang versé chaque jour, on se pincerait de rire devant les scènes de la *commedia dell'arte*. Est-ce que l'*Italia nostra* continue à paraître?(1).

CCLVIII.

28 juin 1915.

J'avais communiqué à M. R. Johannet les premiers n.ºs de l'*Italia nostra*; ce jeune homme, qui a fait dans la revue *Les lettres* un n.º sur moi, est rédacteur à *La Croix* pour la politique étrangère. Il vient de m'envoyer une coupure de son journal (n.º du 19 juin 1915). Je m'empresse de vous la faire parvenir. Vous remarquerez que le censure a coupé deux petits passages. — Missiroli m'écrit que beaucoup des gens qui avaient trouvé avantageux de se donner pour vos disciples, se sont tournés contre vous. Cela ne m'étonne pas beaucoup; je suppose, en effet, qu'il veut parler des rédacteurs de la *Voce* que je ne suis jamais parvenu à prendre au sérieux. Ils représentent une survivance curieuse du type du *graculus exuriens*, qui, au grand dommage de l'Italie, avait reparu au temps de la Renaissance et a ruiné un pays qui semblait alors appelé à de si hautes destinées. Quand les heures de calme sont imposées à l'Italie, le *graculus* s'enfonce dans les académies et fait de la rhétorique; dès qu'il existe une place publique accessible à ses discours, il la parcourt en hurlant n'importe quoi. La grande question est de faire du bruit. En ce moment, le futurisme est une manifestation très nette de cet état d'esprit. On présente aux italiens contemporains comme de grands maîtres de l'art moderne des peintres qui doivent leur réputation à la coalition de marchands de tableaux sans scrupules et de mystificateurs. C'est ainsi que Soffici vante le douanier Rousseau et n'a que des railleries pour les illustrations de l'ancienne Italie. Et Soffici est peut-être le plus intelligent de toute cette bande hurlante.

Elémir Bourges explique l'art moderne en disant que nous sommes devenus *satanistes*; nous admirons les horreurs du sabbat après avoir admiré les anges d'Angelico. Il ne serait pas étonnant que le dévergondage intellectuel, qui règne aujourd'hui en Italie, ne soit le prodrome d'une maladie nationale fort grave, qui pourrait emporter tous les faits du *Risorgimento*. La Renaissance a bien abouti à un grand sommeil!

En général, les événements actuels me semblent annoncer le sommeil intellectuel de l'Europe. Les français se laissent mener absolument com-

(1) Fu interrotta ai principii della guerra, anche perchè il direttore De Lollis si arrolò come volontario.

me au temps de la Révolution, sans murmurer; la littérature patriotique actuelle est calquée sur celle qui avait cours pendant le Directoire; l'ineptie du pays fut effrayante jusqu'au moment de la Restauration. « Les premières années de la Restauration, dit Renan, furent un de ces moments décisifs où par des voies imperceptibles s'introduit un ordre nouveau d'idées et de sentiments. Un mur tomba, les horizons s'élargirent, la France ouvrit l'oreille à des bruits ignorés jusque là.... Quelques mois amenèrent un réveil inoui » (*Essais de morale et de critique*, p. 59-60). Mais il fallait un concours de circonstances bien extraordinaires pour avoir ce renouvellement. Les gens qui se bornent à s'agiter, comme la jeunesse italienne conduite par Papini et ses admirateurs de la *Voce*, travaillent efficacement à prolonger le sommeil. Qu'ils ne le transforment pas du moins en léthargie!

CCLIX.

18 juillet 1915.

Il me semble que l'heure actuelle est celle de la révolte universelle des esclaves. Les prétentions que les Roumains émettent aujourd'hui sont celles d'anciens esclaves qui veulent opprimer leurs anciens maîtres. Avant 1848 les valaques de Transylvanie étaient à peu près dans la situation où sont actuellement les Juifs en Roumanie; on les tolérait; l'*Univers pittoresque* de Didot constatait il y a une soixante d'années qu'ils étaient regardés comme des esclaves. Leurs anciens maîtres ont eu une histoire militaire glorieuse au XVII^e siècle. Les Roumains voudraient écraser sous le poids de leur *civilisation* les fils de Ragoczy.

Les folies de la jeunesse d'avant-garde qui déshonore actuellement l'Italie me semblent parfaitement dignes des esclaves asiatiques qui ont formé le fond de la population romaine, dès le temps des Gracques. Je comprends, en lisant la *Voce*, ce qu'écrivait le 7 avril 1915 dans le *Carlino* Eugenio Giovannetti sous le titre *Guelfi e Ghibellini*, rappelant les aspirations de Dante à la revanche d'un empereur capable de dompter la plèbe guelfe. — Chez nous, il n'a pas paru un seul homme qui ait pu écrire quelque chose de sérieux; le public ne supporterait d'ailleurs rien de sérieux, il ne faut pas qu'on dépasse le niveau du journalisme. Je pense que vous avez lu le discours prononcé par Poincaré à la cérémonie de Rouget de l'Isle. Le pauvre homme est un Bouvard digne de figurer dans le roman de Flaubert. L'idée de porter aux Invalides, à côté de tant de généraux, Rouget de l'Isle, qui, capitaine du génie en 1792, a vécu en dehors des grandes guerres de la Révolution et de l'Empire, c'est une cocasserie sans nom. Il serait curieux de savoir si l'hymne des Marseillais, chanté par ceux-ci le 10 août, n'ait par été fatal à son auteur; le corps du génie demeura très attaché aux conceptions de l'ancien régime et je ne serais pas surpris si les camarades de Rouget de l'Isle eussent cherché à l'éloigner d'eux. Henry Houssaye, dans son histoire de 1815,

rapporte qu'au moment de la Restauration Rouget de l'Isle composa un chant en l'honneur de Louis XVIII. Poincaré s'est bien gardé de rappeler ce souvenir un peu gênant pour la République.

Tout le monde est surpris ici de la campagne italienne; les hommes du gouvernement croyaient que l'intervention italienne amènerait la fin de la guerre en un mois ou deux; mais il ne semble pas qu'elle puisse avoir des résultats décisifs; on peut même se demander si les autrichiens ont été sensiblement affaiblis. En tout cas, l'Italie peut déjà prévoir que sa situation méditerranéenne sera plus mauvaise qu'elle ne l'était; les Serbes et les Grecs sont en train de prendre l'Albanie, ce qui est bien plus grave pour elle qu'un protectorat de l'Autriche sur la Serbie. L'Italie, qui pourrait s'assurer la Dalmatie, ne paraît pas pouvoir y envoyer du monde; sans doute, elle est arrêtée par un veto de la Russie.

Mais Barzilai est gouverneur des pays conquis! Voilà certes une belle compensation à tant de sacrifices. La nomination est vraiment symbolique.

Ici tout le monde se demande si la guerre pourra durer jusqu'à l'hiver. Tout devient très cher à Paris, parce que les paysans ne peuvent envoyer leurs produits à Paris, faute de voitures, ou même ne peuvent récolter. Les gens dont la position est modeste commencent à fort ressentir les effets de la guerre; mais ils n'ont pas voix au chapitre. Cependant le *Petit Parisien*, dont le directeur est un des personnages considérables de Paris dans le monde des affaires, semble disposé à lancer des ballons d'essai en vue de la paix. Il parle d'un partage possible de la Belgique: c'est la solution qui me semble tout à fait indiquée par les circonstances.

J'ai trouvé, il y a quelque temps, un curieux fait dans un livre sur Cavour écrit par un de ses amis intimes, *De la Rive*. Cavour avait eu l'idée saugrenue d'amener la Suisse à envahir le Milanais au moyen du stratagème suivant. Garibaldi aurait fait une expédition avec des volontaires, en longeant la frontière suisse; Cavour espérait que les Autrichiens le poursuivraient en Suisse et que la Confédération prendrait les armes. De la Rive lui dit que la Suisse ne considérerait probablement pas comme un cas de guerre une violation de son territoire, provoquée, préparée: piège tendu moins encore aux Autrichiens qu'à elle-même (*De la Rive, Le comte de Cavour*, p. 209). Les orateurs qui dénoncent, avec tant de fureur, la mauvaise foi teutonique, feraient bien de réfléchir à cette aventure, à laquelle Cavour tenait beaucoup.

Il me semble que l'on prépare un mouvement anticlérical en Italie: on a arrêté vraiment beaucoup de prêtres sous des prétextes futiles; cela ne peut s'expliquer que par une *politique qui vient de la Cour*. Donc les zones conquises sont destinées à être gouvernées par Barzilai; on emploie la *manière forte*; le *Giornale d'Italia* laisse comprendre que si on ne fusille pas les curés slaves, on les menace, tout au moins, du peloton d'exécution et on les interne. Va-t-on renouveler les exploits du

général Pinelli dont Oriani a parlé sans mansuétude dans la *Lotta politica*? Les Allemands en Belgique ont été, semble-t-il, des agneaux à côté des officiers de Cialdini dans l'ex-royaume de Naples. Je vois bien que les luttes religieuses et ethniques seront dures dans les pays à demi slaves que l'Italie enlèvera à l'Autriche. Une chose est pour moi mystérieuse: pourquoi la flotte autrichienne n'a-t-elle pas bombardé Venise? Je suppose que la chose est possible. Serait-ce que l'Autriche aurait l'ambition de revenir à Venise? Cette ville prospérerait probablement plus avec l'Autriche que dans le régime actuel qui ne semble pas lui avoir été très favorable au point de vue économique.

CCLX.

15 août 1915.

La lecture des journaux italiens me cause presque chaque jour des étonnements nouveaux. Le vol de D'Annunzio au-dessus de Trieste, alors que tant de braves gens se font tuer sur le Carso, est tout-à-fait écœurant. J'ai l'impression, en lisant le bulletins de Cadorna, que le sang coule à flots autour de Gorizia: ces hécatombes ne semblent pas rendre les littérateurs italiens plus raisonnables. J'en viens à me demander si ceux-ci ne voient pas dans cette guerre une réédition de celle de 1866, dans laquelle on versa du sang pour un but qui était atteint avant le début des hostilités. Prezzolini a peut-être raison de prémunir les italiens contre l'illusion de la conquête de la Dalmatie; cette conquête étant la seule chose vraiment très importante pour l'Italie; mais votre gouvernement n'a pas l'air d'y songer; sans doute, ce pays slave est *tabou* pour lui,

CCLXI.

22 août 1915.

Le dernier n.º de la *Voce* a produit sur moi une profonde stupéfaction; je croyais ses rédacteurs fantaisistes, mais intelligents... dans une certaine mesure; je vois que la jeune Italie est au niveau des nègres. La diatribe que vous consacrez le directeur montre que la jeune Italie prend pour des maîtres des écrivains français qui ne sont jamais parvenus à fixer l'attention des gens de lettres sérieux (comme elle admire les poètes dont on rit ici). La poésie de Claudel me semble produire en Italie des ravages: la platitude, la niaiserie et la vanité s'étalent chez ses imitateurs. Le *Canto di guerra* de F. Agnoletti est un document qu'on jettera, plus tard, à la tête des italiens pour leur prouver leur nullité artistique actuelle. Toute cette pourriture me donne beaucoup de tristesse; je croyais l'Italie en voie de renaissance; elle paraît vouloir s'incarner dans un nouveau Pulcinella morose, tragique et stupide.

continua.

GEORGES SOREL.